

7^e LEÇONTHÉODICÉE (SUITE). — LA PROVIDENCE. — LE PROBLÈME DU MAL
OPTIMISME ET PESSIMISME

I. — LA PROVIDENCE

La Providence est l'action par laquelle Dieu conserve et gouverne le monde conformément à ses attributs, conduisant chaque être à sa fin particulière et tous à une fin générale et commune. On a dit que la conservation était une création continuée. Le mot est juste, si on l'entend, non pas en ce sens qu'à chaque instant les êtres passent du néant à l'être, ce qui supposerait qu'à chaque instant Dieu les anéantit pour les créer de nouveau, mais en ce sens que sa volonté créatrice, après les avoir tirés du néant, persévère à les maintenir dans l'être.

« Dieu nous traite avec respect, » dit l'Écriture; mais ce respect ne consiste pas à s'écarter de nous et à nous laisser faire. Nous possédons le domaine de nos actions sans cesser d'être dépendants du domaine universel et absolu de Dieu sur ses créatures. Notre liberté, par cela même qu'elle est une force créée, ne peut être une cause première; elle doit être soumise, comme toute cause seconde, à l'universel gouvernement de Dieu. Dieu opère en tout ce qui opère. Une nature créée, si parfaite qu'elle soit, ne peut procéder à son action, si elle n'est mue par Dieu. La cause première mène les êtres chacun suivant sa nature, et l'homme, ayant été créé libre, est mu librement; mais il est mu et il n'agit qu'avec le concours de la cause première. « Dieu est la cause première de tout ce qu'il y a d'être dans nos actes; » d'où il ne suit pas qu'il soit l'auteur du mal; le mal n'est pas un être, c'est une privation d'être. Cette privation d'être s'arrête à nous qui sommes des causes défectibles et ne remonte pas jusqu'à la cause première, qui ne peut défaillir. Si je pêche, ce n'est pas à Dieu, cause primitive et indéfectible de mes actes, mais à mon libre arbitre défaillant qu'il faut attribuer mon péché.

Le concile du Vatican a résumé en ces termes la doctrine de l'Église catholique sur la Providence : « Dieu garde et gouverne par sa Providence tout ce qu'il a fait, atteignant avec force d'une fin à l'autre et disposant toutes choses avec suavité; car tout est à nu et à découvert sous son regard, même ce qui doit arriver par l'action libre des créatures. » (Const. *Dei Filius*, ch. 1.)

« Voir l'essence d'un être et vouloir qu'il soit, c'est créer. Vouloir que l'être dure, c'est conserver. L'acte conservateur est le nécessaire prolongement de l'acte créateur. On comprend difficilement, en effet, qu'un être ou un monde apparaisse ou disparaisse comme un éclair, ce qui arriverait pourtant si la force créatrice se retirait de l'être créé; car, de même qu'il n'a point en lui la raison de son existence, il n'a point non plus la raison de sa durée. Le monde, œuvre de Dieu, ne subsiste donc en toutes ses parties qu'en vertu de l'action prolongée de la force qui l'a créé. Mais le monde ne subsisterait qu'à l'état de chaos, fatalement condamné à une prompt destruction, si l'acte conservateur n'était le premier effet du gouvernement divin. Un monde n'est pas un amas incohérent de substances sans relations les unes avec les autres, sans direction vers une fin

déterminée; c'est un ensemble où chaque chose a sa place et concourt, en gravitant vers sa perfection propre, à la perfection du tout. Voir la place de chaque chose, lui assigner ses fins particulières, ordonner toutes les fins particulières vers une fin générale, disposer, décréter, appliquer les moyens par lesquels toutes les fins sont atteintes, c'est faire acte de Providence, c'est gouverner. » (P. MONSABRÉ, 1^{re} Conf., 1876.)

L'athéisme et le panthéisme suppriment toute action providentielle, tout gouvernement du monde par une intelligence séparée du monde; il en est de même du déisme, bien qu'il admette la création. L'athéisme remplace la Providence par le hasard ou les lois innées, qu'il ne définit pas; le panthéisme, par l'évolution progressive de l'infini dans le fini; le déisme regarde Dieu comme la cause originelle du monde, mais celui-ci, une fois existant, se conserve par sa propre force et se gouverne par ses propres lois.

Contre la possibilité d'une action de la Providence, on objecte l'immutabilité des lois de la nature. Mais Dieu peut agir sans porter atteinte à ces lois, « comme nous expérimentons chaque jour que l'activité libre de l'homme se mêle à leur action fatale sans la détruire ni la suspendre un seul instant. Si l'homme a le singulier privilège de modifier la série des faits physiques en y intercalant son acte libre, et de changer par là non la quantité, mais la direction du mouvement, n'est-ce pas là pour nous comme un grossier symbole de ce que peut être le mode d'action d'une cause transcendante, touchant d'une manière infiniment subtile les grands ressorts de la machine cosmique et imprimant au mouvement, sans en violer les lois, et même en conformité parfaite avec elles, des changements de direction insensibles, dont sortent les plus grands effets? » (CARO, *Matérialisme et Science*, VIII.)

Démonstration de la Providence. — On distingue une preuve *à priori* et une preuve *à posteriori*. La preuve *à priori* se tire des attributs de Dieu : nier la Providence, c'est nier la sagesse, la justice et la bonté de Dieu. Dieu n'est pas sage, s'il ne met pas de l'ordre dans ses œuvres, s'il ne donne pas aux êtres qu'il a créés une fin conforme à leur nature et les moyens de parvenir à cette fin; il n'est pas juste, s'il ne rend pas à chacun suivant ses œuvres; il n'est pas bon, s'il peut se désintéresser de sa créature.

La preuve *à posteriori* se tire du consentement des peuples et de l'ordre du monde. Les prières, le culte, les sacrifices offerts à la divinité, dans toutes les religions, montrent la croyance universelle des hommes à l'action de la Providence. Le bon sens dit avec Cicéron : « Si les dieux ne peuvent nous aider, s'ils ne s'occupent pas de nous, pourquoi leur rendre un culte, pourquoi les honorer, pourquoi surtout les prier ? »

L'ordre du monde, soit physique, soit moral, prouve aussi l'action de Dieu. Les sciences formulent les lois de cet ordre universel et permanent; elles constatent qu'il y a un progrès dans la nature et dans l'histoire : dans la nature, par le degré toujours croissant de perfection des êtres qui ont paru et se sont succédé sur la terre jusqu'à l'apparition de l'homme; dans l'histoire, par les découvertes de la science, par les sciences nouvelles qui se constituent, par leurs applications à l'industrie, au bien-être de l'homme; par la marche en avant de la civilisation, mais dans l'humanité considérée comme un seul tout et non dans telle de ses parties. « Le progrès est essentiellement œuvre collective, extérieure et supérieure aux individus. Ce qui est proprement individuel en

chaque homme, le bonheur, le génie, la moralité, ne paraît pas progresser. » (FONSEGRIVE.)

D'après un grand nombre d'historiens (Bossuet, Herder, Quinet, entre autres), l'histoire de l'humanité témoigne de la *direction imprimée aux choses humaines par une sagesse divine*. « Le triomphe définitif et suprême de la philosophie de l'histoire, dit l'Anglais Flint, ne sera, en réalité, que la démonstration complète de la Providence, la découverte, par les procédés de la méthode scientifique, du plan divin qui introduit l'unité et l'harmonie dans le chaos apparent des choses humaines. » On connaît le mot de Fénelon : « L'homme s'agit, et Dieu le mène¹. » Auguste Comte lui-même aurait formulé sa pensée dernière dans ce vers, connu seulement après sa mort : « Pour expliquer des lois, il faut des volontés, » ce qui implique à la fois la Providence et le libre arbitre.

Les déistes du XVIII^e siècle trouvaient indigne de la majesté divine de s'occuper des plus infimes comme des plus nobles créatures. Dieu ne s'est pas montré moins grand dans la création des premières que dans celle des secondes. Le poète a bien dit :

Aux regards de celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

L'atome comme l'astre, la matière comme l'esprit, ne se peuvent mesurer, quant au fait de leur existence, qu'avec l'infini : il faut être infiniment puissant pour créer les uns et les autres.

II. — LE PROBLÈME DU MAL

Les principales objections contre la Providence se tirent de l'existence du mal : comment peut-on concilier le mal dont souffrent les créatures avec l'action d'une Providence souverainement bonne ?

On distingue le mal *métaphysique*, qui est l'imperfection naturelle des êtres; le mal *physique*, ou la douleur; le mal *moral*, ou le péché.

Relire ce qui a été dit du mal (*Métaphysique*, 2^e leçon); se rappeler que le mal, en soi, n'est pas un être, mais un accident de l'être; qu'il n'a d'autre réalité que d'être un défaut de l'être; que le bien, pour un être, consiste à être dans l'ordre, et le mal à n'y être pas, soit dans l'ordre qui rattache les moyens à la fin, soit dans l'ordre qui unit les parties dans le tout.

Le mal *métaphysique* n'est pas, à proprement parler, un mal; c'est une limitation nécessaire pour tout être, excepté pour Dieu. Il est contradictoire de demander à Dieu que les êtres qu'il crée soient parfaits, dans le sens absolu du mot : l'imperfection fait nécessairement partie de l'essence de toute créature, de tout être

¹ Il en est qui n'ont vu dans cette belle formule de Fénelon qu'une absorption complète de la liberté humaine par la toute-puissance divine. Donoso Cortés y trouvait la vraie formule de la philosophie de l'histoire. Tous les événements n'ont-ils pas leur explication et leur origine dans la volonté de Dieu et dans celle des hommes? « Le triomphe naturel du bien sur le mal, dit le grand penseur espagnol, et le triomphe surnaturel de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action directe, personnelle et souveraine : telle est pour moi la philosophie, toute la philosophie de l'histoire. »

contingent. « La créature serait le Créateur même, s'il ne lui manquait rien; car elle aurait la plénitude de la perfection, qui est la divinité même. » (FÉNELON.)

Le mal *physique* consiste dans les désordres apparents de la nature et dans la souffrance des êtres sensibles. — Il dérive soit de notre propre constitution et de la nature des choses, soit de l'abus que nous faisons des choses et de nos facultés. Le corps humain, comme celui de l'animal, est naturellement corruptible et sujet à la douleur et à la mort. Pour ne pas être sujet à la douleur, il eût fallu qu'il fût insensible, c'est-à-dire aussi incapable de plaisir que de douleur.

Dans toute vie sensible, les mouvements sont déterminés par des sensations, lesquelles sont agréables, si elle est secondée; désagréables, si elle est contrariée. Le plaisir et la douleur sont les mobiles essentiels de la vie sensible ou animale; ils entrent dans sa constitution, comme la liberté entre dans la constitution de la vie morale.

Voir ce qui a été dit du rôle du plaisir et de la douleur dans la vie humaine : *Psychol.*, 4^e leçon, page 66.

Pour tirer des désordres physiques un argument contre la sagesse de Dieu, il faudrait connaître le plan universel de la création et pouvoir affirmer que le mal physique n'est pas un moyen relativement à un bien d'un ordre supérieur. Saint Thomas se pose cette question : Dieu, qui est le souverain bien, est-il la cause du mal? Il répond : Il est évident que le mal, si on le considère comme résultant des défauts d'un agent ou des imperfections d'une action, n'a pas sa cause en Dieu, qui est la perfection même. Mais il n'en est pas ainsi du mal qui consiste dans la punition ou la destruction des êtres : celui-ci peut venir de Dieu, non seulement dans le monde physique, mais encore dans les choses humaines. Dieu, en effet, se propose avant tout l'ordre universel, qui exige que certains êtres puissent perdre et perdent quelquefois leur bonté. En assurant le bien de l'ordre universel, il produit accidentellement la destruction des choses. De plus, l'ordre universel renferme celui de la justice, qui demande la punition des pécheurs, et, sous ce nouveau rapport, Dieu est l'auteur des maux qui punissent le péché, mais non du péché même; il est l'auteur de la peine, non de la faute.

Il n'existe pas de premier principe du mal comme il existe un premier principe du bien; le premier principe de tous les biens est bon par essence, et rien ne saurait être mauvais de cette manière. Nous savons que tout être est bon en tant qu'être, et que le mal provient d'une cause bonne en elle-même, qui le produit d'une manière indirecte. (1, q. 48 et 49.)

Le mal *moral*, c'est-à-dire le péché, ne résulte pas nécessairement, comme la douleur, des lois de notre nature; mais sa possibilité est la condition du plus grand des biens de la nature humaine, puisque la puissance de pécher est la conséquence de notre libre arbitre, et que c'est grâce à son libre arbitre que l'homme est maître de ses actes, capable de vertu et de mérite. Demander que Dieu empêche le mal en rendant l'homme naturellement impeccable, c'est vouloir que l'homme ne soit plus l'homme. Le mal moral est le fait non de Dieu, qui se borne à laisser l'homme libre, mais de l'homme qui abuse de sa liberté. Sans doute, Dieu agit dans tout ce qui agit; mais, dans une mau-

vaise action, tout ce qu'il y a d'être et d'actualité vient de Dieu, et ce qu'il y a de défectueux, de la créature. C'est ainsi que le mouvement qui est dans le boiteux vient de la force motrice, et la claudication, du défaut de la jambe.

On tire encore un argument, contre la justice de Dieu, du malheur du juste opposé au bonheur du méchant. — Tout ce que l'homme a reçu, tout ce qu'il a, doit être moyen par rapport à la fin; lorsqu'il devient méchant et qu'il en abuse, tout cela n'a plus sa raison d'être; il ne peut continuer à en jouir sans désordre. Dieu cependant ne prive pas les méchants de tous les biens secondaires; il leur en conserve une bonne part. Or Dieu ne peut manquer à l'ordre; s'il permet que le méchant ait quelque bonheur, c'est que tout malheur ne lui est pas dû.

« L'objection confond le fait avec le droit. Tout homme qui se met en dehors de sa fin mérite de perdre tout ce qu'il a reçu en vue de cette fin : voilà le droit. Le fait, c'est l'application du droit, la soustraction effective des moyens devenus inutiles. Si cette soustraction a lieu, l'ordre est satisfait. Mais il n'est pas violé si, pour des raisons dignes de la sagesse divine, l'effet de la justice est momentanément suspendu. Le méchant n'a pas de raison de se plaindre de ce qui lui est ôté; mais il n'est pas mieux fondé à se prévaloir de ce qui lui est conservé.

« Dieu, en effet, par une disposition de sa miséricorde, veut que le coupable puisse rentrer dans le droit chemin tant que dure la vie présente. Il faut donc que Dieu ne le frappe pas comme il le mérite, et lui permette de jouir au moins d'une part des biens secondaires qui reprennent ainsi leur qualité de moyens.

« De plus, outre sa fin personnelle, l'homme a une fin sociale, qu'il remplit même lorsqu'il cesse d'être honnête... Les travaux de l'individu ont presque toujours, à son insu, un caractère et des résultats sociaux. Chacun se propose son plaisir ou son intérêt personnel, ou tout au plus le plaisir et l'intérêt de ses proches et de ses amis; mais il n'en est pas moins indubitable que la société recueille plus ou moins directement les fruits du travail de tous... Si les coupables étaient livrés aux suites de leurs fautes, dès qu'ils les ont commises, la société serait profondément troublée et l'avenir de l'humanité serait compromis... » (J. DE BONNIOT, *Revue du monde catholique*, mai 1886.)

Enfin on accuse Dieu d'injustice à cause de l'inégalité des conditions. — Nous savons qu'il y a entre tous les hommes une égalité fondamentale de droits et de devoirs; sur les égalités fondamentales se posent les inégalités sociales. Elles sont de tous les temps et de tous les lieux. « Toujours et partout, il y a eu dans les sociétés humaines des variétés de fortunes, des classements de personnes et de familles, une hiérarchie dans les membres du corps social : tout ce qu'il faut pour constituer un ordre; car un ordre ne se conçoit pas sans qu'il y ait entre ses divers éléments des inégalités. Pour ce qui nous regarde, les inégalités sont dues à des causes qui persistent comme le monde et se renouvellent comme les générations. » Ce sont : l'action des agents naturels extérieurs à l'homme : par le jeu de ses forces, la nature seconde ici les efforts du travailleur, là elle les trahit; — les différences de talent, le caractère, les passions; enfin l'usage de la liberté.

« La liberté combinée avec les autres forces de l'âme humaine et mise en présence des influences extérieures, voilà ce qui détermine les inégalités sociales, inégalités qui, par l'éclat ou l'ombre qu'elles projettent, passent nécessairement de l'individu à tout ce qui se rattache à son sang et à sa vie; on ne peut pas faire qu'il n'y ait des familles glorifiées, comme il y en a de déshonorées. » Toutes ces inégalités, loin de nuire à l'ordre, contribuent à sa splendeur. « L'ordre n'a cette splendeur qu'on appelle la beauté que parce qu'il contient une immense variété dans une immense unité. » On ne pourrait les supprimer sans les voir renaître aussitôt sous l'action des mêmes causes. — Voir, pour le développement de ces idées, la sixième Conférence de 1892, à Notre-Dame, par le P. MONSABRÉ.

III. — OPTIMISME ET PESSIMISME

Au sens vulgaire, l'optimisme est la disposition à prendre les choses par leur meilleur côté, à voir tout en beau, et le pessimisme, la disposition contraire¹. Alceste et Philinte, de Molière, sont des types assez réussis du pessimisme et de l'optimisme ainsi entendus. Au sens philosophique, l'optimisme est la doctrine de ceux qui professent que le monde est bon, que la vie a un sens et un but, et qu'il vaut la peine de vivre; le pessimisme, la doctrine de ceux qui croient que le monde est essentiellement mauvais, que la vie n'a pas de prix et ne vaut pas la peine d'être vécue.

L'optimisme absolu, qui prétend que le monde est le meilleur des mondes possibles, a été professé par Leibniz et Malebranche. Si l'optimisme absolu était la vérité, le mal n'existerait pas, et la conclusion pratique serait identique à celle du pessimisme, qui déclare le mal indestructible; ce serait l'inaction. Le vrai optimisme conclut à l'action et peut prendre pour devise le vieil adage : Fais ce que dois, advienne que pourra.

La vérité est dans l'optimisme relatif de saint Thomas, de Bossuet et de la plupart des théologiens. « Le monde actuel n'épuise ni la sagesse, ni la bonté, ni la puissance de son auteur; Dieu aurait pu en créer un autre d'une plus haute excellence; il aurait pu donner plus de perfection à chaque partie prise séparément, faire, par exemple, que l'intelligence de l'homme fût plus prompte ou plus sûre, que le soleil fût plus chaud ou plus radieux. Mais, dans un tout vaste et complexe comme l'univers, il ne faut pas considérer une partie à l'exclusion des autres, il faut penser à toutes; car toutes doivent s'accorder et s'harmoniser ensemble, et la beauté est moins le résultat des différentes individualités, prises séparément, que de l'équilibre et de l'ordre général. » (P. VALLET, *Idée du beau*.)

Le pessimisme fait le fond de la religion du Bouddha Çakia-Mouni. La vie est comme un cauchemar auquel on ne peut échapper qu'en éteignant en soi le désir de vivre, ce qu'on obtient par le renoncement à tout, par le *nirvâna*, c'est-

¹ On peut rapporter à ce pessimisme individuel, qui voit tout en noir, celui des poètes tels que lord Byron, Léopardi, M^{me} Ackermann. Voltaire est pessimiste dans son poème sur le tremblement de terre de Lisbonne, mais on y trouve deux vers qui marquent la limite du vrai et du faux optimisme :

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance,
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

² La fable *le Gland et la Citrouille*, de la Fontaine, est un petit traité d'optimisme en action :

« Dieu fait bien ce qu'il fait. » Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans la citrouille je la trouve...
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison.

à-dire l'anéantissement¹. De nos jours, le pessimisme a été professé en Allemagne par Schopenhauer et Hartmann.

D'après le premier, le monde est le pire des mondes possibles; il est produit par une force ou volonté aveugle sans raison et sans but. Le mal est dans la déraison de vouloir vivre, et le remède dans le suicide par inanition. « Le comble du malheur, dit Caro, ce n'est pas d'être homme; c'est, étant homme, de se mépriser assez pour n'être pas un animal. »

Hartmann a exposé son système dans la philosophie de l'inconscient. Il admet comme cause du monde un inconscient, une sorte d'idée qui s'ignore. Le jour où l'homme aura compris la radicale absurdité de la vie, la libération du monde se fera par la volonté de s'anéantir; le néant est le dernier terme du progrès.

Parmi les moralistes français, la Rochefoucauld est pessimiste.

Le pessimisme a été réfuté par Bouillier et Caro.

Il n'est pas vrai que la nature ait mis en nous la soif du bonheur et qu'elle n'ait placé nulle part la source où nous pouvons l'éteindre. Seulement cette source, ceux-là seuls la trouvent et s'y désaltèrent qui ne veulent pas le bonheur uniquement pour lui-même, mais comme le surcroît promis à ceux qui cherchent premièrement la vérité et la justice, comme le demande l'Évangile. Il n'est pas vrai que l'homme qui se dévoue à la cause du bien soit une dupe : il trouve dans son dévouement, et sans le chercher, le bonheur que d'autres cherchent, sans le trouver, dans les jouissances égoïstes. Le pessimisme a beau crier à l'humanité le mot de Shakespeare dans *Richard III* : « Désespère et meurs ! » elle écoute plutôt la voix de l'optimisme qui lui crie : « Espère et vis ! » Le monde est pour nous ce que nous le faisons être. Si l'on veut le rendre bon, il faut commencer par croire au bien.

« La valeur du monde n'est pas arrêtée, finie une fois pour toutes; elle dépend de nous. — Nous pouvons, à notre gré, travailler à conserver ou à diminuer l'ordre éternel et par là travailler à donner raison à l'optimisme ou, au contraire, à fournir des arguments au pessimisme. Les vicieux corrompent le monde, le rendent mauvais; les sages et les saints le conservent et sont vraiment le sel de la terre. Notre vie vaut donc la peine d'être vécue, puisqu'il dépend de nous de lui donner la valeur que nous voulons. Nous pouvons la rendre plate, mesquine, monotone, étroite; nous pouvons, au contraire, la rendre riche, utile, harmonieuse et belle, en faire une œuvre d'art d'un prix infini. » (FONSEGRIVE, *Éléments de philosophie*. — *Métaphysique*.)

¹ « Il ne faut pas confondre la mortification et la contemplation chrétiennes avec les pratiques bouddhistes. La pensée constante du bouddhiste est l'horreur de la vie et l'ardent désir du nirvâna, c'est-à-dire du néant. Le sentiment du chrétien est diamétralement opposé. Le chrétien veut vivre d'une vie encore plus intense que celle dont il jouit en tant qu'homme; il aspire à une vie plus haute en respectant cependant tout ce qu'il y a de grand et de noble dans la nature humaine. C'est ce qu'exprime la formule si connue : *La grâce ne détruit pas la nature*. Mais il y a, dans la nature déchue, des éléments qui, s'ils ne sont pas réduits à de justes proportions, menacent de tout envahir et empêchent l'épanouissement de la vie supérieure : il y a lutte entre les deux vies, et c'est pour faire triompher la vie supérieure que le chrétien s'efforce d'opposer une digue aux envahissements de la vie inférieure. Voilà tout le secret de la mortification chrétienne. Le chrétien ne veut pas la mort, il aspire à la vie. »

« Il en est de même dans la contemplation. Elle n'est pas l'extase du bouddhiste perdu dans la pensée du nirvâna et enivré de la passion du néant; elle est, au contraire, l'acte de la puissance la plus vivante, l'intelligence, éclairée et soutenue par une lumière dont les rayons allument dans le cœur du chrétien l'immense désir de cette vie qui ne finira jamais. » (P. MAUMUS, *les Philosophes contemporains*. SCHOPENHAUER.)

TABLEAU ANALYTIQUE

Définition. — La Providence est l'action par laquelle Dieu conserve et gouverne le monde.

I. Preuves de l'existence de la Providence.

Nier la Providence, c'est nier la sagesse, la bonté, la justice de Dieu (preuve à priori).
L'ordre du monde prouve l'action d'une puissance directrice et conservatrice (preuve à posteriori).
Le consentement et les usages de tous les peuples : prières, sacrifices, etc., prouvent aussi l'existence de la Providence (*id.*).
Enfin la révélation nous l'affirme (*id.*).

On a fait plusieurs objections à l'existence de la Providence :
Les déistes soutiennent qu'il est indigne de Dieu de s'occuper de tant de créatures. — On répond qu'il n'est pas plus indigne de Dieu de conserver les créatures qu'il n'a été indigne de lui de les créer.

L'existence du mal donne lieu à des objections plus graves :
Comment, en effet, peut-on concilier l'existence du mal avec l'action d'une Providence souverainement bonne ?

On répond :

1° S'il s'agit du mal métaphysique, qui n'est que l'imperfection naturelle des êtres, qu'il serait contradictoire de vouloir que la créature fût parfaite d'une perfection absolue comme Dieu ; dans ce cas, elle serait Dieu.

2° S'il s'agit du mal physique, qui est la douleur ou le désordre, que ce mal résulte de la nature même des choses qui sont imparfaites. La douleur, la mort, ne sont que des choses relatives ; d'autre part, on ne conçoit pas des natures sensibles non assujetties à la douleur.

3° S'il s'agit du mal moral, qui est le péché, on répond encore qu'il résulte non de Dieu, mais de notre nature d'êtres libres. — Ce n'est pas Dieu qui est l'auteur du mal ; mais il est l'auteur de la liberté, qui est le plus grand don qu'il ait pu faire à l'homme. En résumé, tout ce qu'il y a de bien dans les êtres, Dieu en est l'auteur ; tout ce qu'il y a de mal physique, moral ou métaphysique, tient à l'imperfection nécessaire des créatures ou à la liberté de l'homme.

On tire encore des objections contre la Providence et la justice de Dieu : 1° Du bonheur des méchants et du malheur des justes en ce monde. — (Voir la réponse au chapitre des sanctions.) — Tout commence ici-bas, pour finir ailleurs.

2° De l'inégalité des conditions. — L'inégalité est plus apparente que réelle ; et puis elle est dans la nature même des choses ; elle résulte de l'action des divers agents extérieurs sur l'homme : des différences de talent, de caractère, des passions, de l'usage de la liberté.

Le pessimisme, comme le déisme, nie la Providence.

Les pessimistes (Schopenhauer, Leopardi, Hartmann) prétendent que le monde est mauvais, qu'il est l'œuvre d'une volonté aveugle et sans but et qu'il faut en souhaiter la destruction.

Ils soutiennent aussi que la vie est mauvaise, qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue, et ils aspirent au néant ou nirvâna.

Au pessimisme est opposé l'optimisme, qui soutient que le monde est l'œuvre d'une volonté intelligente et que la vie est un bien. L'optimisme est absolu si, avec Leibniz, il enseigne que le monde, tel qu'il est, est le meilleur possible ; il est relatif avec saint Thomas, Bossuet et la plupart des théologiens, qui admettent que le monde, tel qu'il est, est bon, mais que Dieu aurait pu en créer un meilleur.

II. Objections contre la Providence.

Problème du mal.

III. Pessimisme et optimisme.